

FESTIVAL OFF D'AVIGNON 2019

LE CREPUSCULE d'après « Les chênes qu'on abat » d'André Malraux. Avec John Arnold interprétant André Malraux et Philippe Girard : Charles de Gaulle. Présence Pasteur. 18H 15. Durée 1H 15. Adaptation et mise en scène Lionel Courtot.

D'emblée, l'atmosphère qui se dégage de la scène revêt les aspects sombres de la fin de vie du Général de Gaulle, reclus à Colombey-les-deux-Églises, à la Boisserie, sa demeure. Dans un décors sobre réduit à l'essentiel, un bureau, deux fauteuils, une bibliothèque en toile de fond, le tout circonscrit par deux hautes fenêtres, illustrent le cadre dans lequel les deux hommes se rencontrent pour la dernière fois. L'imagination théâtrale meublera cette anecdote de souvenirs historiques que les deux hommes évoqueront, moyennant des interrogations sur les prises politiques du Général, sur sa carrière et les relations humaines avec les grands de ce monde. De Gaulle revient sur sa propre histoire qu'il est en train d'écrire, à cette époque : « Mémoire de Guerre ». Sous l'insistance de Malraux qui espère des réponses significatives sur ses mandats politiques, le Général en vient aux confidences à travers quelques anecdotes personnelles : affinité avec des écrivains, comme Camus par exemple. Malraux annonce son œuvre « Les chênes qu'on abat » par cette formule « ce livre est une interview comme La Condition humaine était un reportage. »



Il faut donc en tenir compte ; c'est ce que firent les deux acteurs, en jouant les rôles dévolus par les professions de Ministre de la Culture et de celui de Premier Président de la V^o République. Avec Philippe Girard , élève d'Antoine Vitez, le rôle attribué s'accomplit comme une formalité dont l'acteur s'acquitte avec brio, en une mimique gaullienne fidèle aux traits qui caractérisaient le Général, concluant ainsi par un monologue intentionnel, glosant sur l'Europe, en signe de pied de nez à la conjoncture actuelle ! L'acteur en donne une synthèse juste qui traduit l'ambiance de la pièce conçue ainsi : « *Nous sommes arrivés à une unité qui fait spectacle, à quelque chose de très pur qui respecte le texte initial.* »

Le de Gaulle des conférences de presse emblématiques à l'Élysée, où des journalistes internationaux conviés, avaient l'occasion d'approcher le grand homme, celui usant de la rhétorique pour traiter « *des sujets qui en valent la peine* » fut en cette représentation théâtrale intégralement recouvert, à s'y méprendre avec celui que quelques générations encore présentent pour cette événement à la Présence Pasteur, étaient venues *revoir*, sans doute une dernière fois ! -ainsi que le de Gaulle des petites phrases clefs qui donnèrent matières aux débats polémiques de la presse : « *Vive le Québec libre.* »

Par contre, on a l'impression que les confidences nous livrent un de Gaulle confiant dans la sincérité de ses sentiments, formulés par de véritables révélations, comme la passion vouée à Napoléon, et celle plus notoire à Chateaubriand. Son intégrité l'accompagnera jusqu'à sa mort dont il réalisa, lui-même, la scène ultime.

Le rôle de John Arnold, lui, formé par Ariane Mnouchkine, au théâtre du Soleil et par Michel Bouquet, à l'Académie française, vectorise les réponses escomptées de la part de Malraux qui se rattache éperdument à ces derniers instants qu'il n'a en fait jamais vécus : « *J'ai tenu à montrer un général de Gaulle qui n'est pas seulement celui de l'Histoire.* » Malraux : « *Les Chênes qu'on abat.* » Édition Gallimard ; page 10.

Toute la force de la pièce, cependant, repose dans cette conviction qui en découle par le jeu de rôles épousant trait pour trait les deux personnages politiques. C'est donc d'une prestation prestigieuse qu'il s'agit dans cette attribution de rôles, taillés sur mesure pour deux acteurs qui semblent épouser les caractères de ces deux personnalités légendaires de l'époque. L'applaudissement fut parcimonieux, traduisant une conclusion honorable pour un travail artistique demeurant dans la fiction ; puisque d'un point de vue littéraire, tout roman est toujours fictionnel.

D'ailleurs, c'est Malraux lui-même qui conclut sur son histoire : « *J'ai tenu à montrer un général de Gaulle qui n'est pas seulement celui de l'Histoire. D'où, les passages sans importance. Il eût été facile de les supprimer; toutefois, la couleur de la rencontre en eût été changée; et l'accent des Antimémoires, où cette rencontre se retrouvera, eût été détruit. Je ne me suis pas soucié d'une photographie, j'ai rêvé d'un Greco; mais non d'un Greco dont le modèle serait imaginaire. Ces pages, lorsque je les écrivais, étaient destinées à une publication posthume. Je ne souhaitais pas fixer un dialogue du général de Gaulle avec moi, mais celui d'une volonté qui tint à bout de bras la France, avec la neige sur les vastes forêts sans villages depuis les Grandes Invasions., dont le général s'enveloppait d'un geste las. Tout cela s'achevait par mon départ et la tombée de la nuit, mais le destin s'est chargé de l'épilogue.* » Édition Gallimard. 17/03/1971 ; page 11.